



ISSN 2110-6126

ISSN en ligne 2261-1061

L'itinéraire euro-méditerranéen de Lucien Guissard

Jean-François Petit

Institut Catholique de Paris, France

jfpetit@netcourrier.com

Résumé

L'Académicien belge Lucien Guissard, ancien rédacteur en chef du journal « La Croix » (1919-2009) s'était épris de passion pour la Méditerranée. Il en fait le carrefour d'un dialogue interculturel dont il avait lui-même, lors de sa migration en France, compris le bien-fondé. Sous une double modalité historique et romanesque, l'écrivain se sera attaché non seulement à exhumer un monde enfoui mais à montrer son intérêt pour les relations contemporaines. Ce riche parcours invite à penser les bases d'une intelligence polyglotte et traductrice

Mots-clés : migration, dialogue, mer, littérature, Méditerranée

The Euro-Mediterranean itinerary from Lucien Guissard

Abstract

The Belgian Academician Lucien Guissard, former editor-in-chief of the newspaper "La Croix" (1919-2009) had fallen in love with the Mediterranean. He made it the crossroads of an intercultural dialogue which he himself had, during his migration to France, understood the merits. Under a double historical and romantic modality, the writer will have sought not only to exhume a buried world but to show his interest in contemporary relations. This rich path invites us to think the bases of a polyglot and translating intelligence

Keywords : migrations, dialogue, sea, literature, Mediterranean sea

C'est sur le tard que l'Académicien belge Lucien Guissard (1919-2009), « homme de lettres versé dans le journalisme » comme l'indiquera sa notice nécrologique, écrira *Les promesses de la mer : la Méditerranée retrouvée* (Guissard, 1993). Nourri de culture gréco-latine, comme les prêtres de sa génération, il était sans doute prédisposé à ce retour aux sources.

Pour l'heure, l'activité strictement littéraire du rédacteur en chef de « La Croix » a été peu étudiée. Mais il n'est pas déplacé de dire qu'elle fut aussi le fruit d'une expérience de vie formée au gré de son activité journalistique, de l'étude

des grands récits mythologiques et de nature religieuse, de ses nombreuses lectures comme critique littéraire, tout comme de sa place singulière dans une congrégation religieuse internationale, y compris, dans ce dernier cas, comme conférencier pour des croisières organisées sur la Méditerranée.

On verra d'abord ici combien sa compréhension du dialogue euro-méditerranéen s'enracine dans la propre migration qu'il dut effectuer, tout autant que de son analyse érudite de la question. Récemment encore, dans les colonnes de la revue « Esprit », H. Bozarstan (2016) se plaignait d'une survalorisation des éléments géostratégiques de la situation au Moyen Orient de la question aux dépens des aspects interculturels.

Un parcours comme celui-ci de Lucien Guissard, nourri aussi bien de Platon et Virgile que de Fernand Braudel et Marguerite Yourcenar, pour lequel il avait une grande admiration, va remarquablement combler ce biais.

1. Les préalables intellectuels : *histoire d'une migration*

Lucien Guissard (1979) a raconté son propre parcours dans *Histoire d'une migration*, un livre couronné par l'Académie royale de Belgique. Il y déclare, non sans rapport avec notre sujet, avoir découvert assez rapidement que ses propres valeurs n'étaient pas toutes honorées universellement, ni hiérarchisées selon l'ordre de sa culture (p.67). Sa langue même le signalait à ses interlocuteurs comme étranger en bien des endroits. Il constatait aussi que ses formes de pensée n'avaient parfois guère dépassé ses frontières nationales. Il lui apparut donc nécessaire de scruter en permanence la différence des autres pour y attiser sa propre curiosité. Pourtant pétri d'une culture profondément humaniste, il se méfiait de réponses supposées avoir une valeur générale, peu soucieuses de rejoindre la diversité des expériences vécues.

En fait, Lucien Guissard était dans la campagne des Ardennes belges. Il y avait appris à reconnaître la valeur comme les limites de ses origines. Une culture autocentrée finit toujours par porter « sa part de chimères » dira-t-il (p.29). Très vite, il aura compris qu'éducation, émancipation, progrès social doivent être valablement conjugués si l'on veut sortir du risque d'enfermement. Dès lors, comment, pour toute culture, évoluer, changer, sans se renier ? Ses métamorphoses sont souvent opaques à ceux qui les subissent. Pourtant, la culture n'est pas, selon la très belle expression de Lucien Guissard, qu'un « grenier de certitudes » (p.46). Ses déplacements vers la part inconnue des territoires de l'humain, de la philosophie, de la théologie ou de la littérature... peuvent d'autant plus être facilités qu'on y cherche, selon sa belle expression, « des fenêtres pour y apercevoir des

horizons » (p.47). Pour le problème qui nous concerne ici, on pourrait traduire par un désir de maintenir un dialogue euro-méditerranéen ouvert sur le monde.

Plus précisément encore, Lucien Guissard mentionne la nécessité de cultiver un imaginaire - les aspirations personnelles pouvant être réélaborées en contribuant à une vision commune. En d'autres termes, seule une symbolisation partagée des idéaux, dans un monde dominé par la rationalisation scientifique et technique et les conformismes de pensée, est efficiente.

Dans ce cas, un réexamen de ses propres assurances personnelles s'avère incontournable. La franche acceptation de s'exposer librement dans le dialogue, c'est-à-dire le soupçon de l'objection légitime, est aussi indispensable. De fait, Guissard constate que les sphères de la culture sont toujours enchevêtrées. Ainsi, vouloir composer un nouveau paysage de pensée, notamment pour constituer un espace viable pour tous, n'est jamais donné d'emblée. Dans le cas présent, n'a-t-on pas à recomposer l'arrière-plan culturel du dialogue euroméditerranéen ? Ne faut-il pas accepter que réajustements politiques incessants et palliatifs conjoncturels ne soient voués qu'à l'impuissance ?

Lucien Guissard avait parfaitement perçu qu'une culture trop centrée sur le passé peut devenir inopérante pour le présent (p.57). A l'inverse, quand elle conduit positivement à une intensité de conscience et une compromission personnelle, elle rompt avec une distance néfaste à la compréhension longue des questions en jeu. La vie est ainsi : nous ne cessons jamais de quitter des territoires qu'on pense unifiés pour d'autres espaces. Leurs frontières se croisent en permanence. Sans une écoute de l'autre (y compris en moi), comme de moi-même, la personne n'a guère de chance de trouver ces lieux nourriciers pouvant les rassasier ensemble. Il existe donc, selon la belle formule de Lucien Guissard, un « consentement à l'itinérance » (p.67).

De ce fait, la migration est une donnée anthropologique fondamentale. On devrait toujours se le rappeler, en amont notamment de toute analyse, aussi pertinente soit elle, des « chocs migratoires ». En consonance avec les analyses de Michel de Certeau sur l'itinérance mystique, Lucien Guissard l'aura d'abord expérimenté pour son propre compte lors de l'exode de 1940.

Pour ce qui nous concerne ici, n'avons-nous pas d'abord à créer une transhumance dans nos façons habituelles de penser, d'envisager et de construire des relations sur le pourtour méditerranéen ? Ces « détours qui n'en sont pas » sont plus que jamais requis, sauf à sombrer dans des ignorances coupables, des raccourcis médiatiques, sur la réalité actuelle des situations et des peuples.

Si l'on suit la perspective de Guissard, une reconnaissance pleine et entière des interdépendances, notamment entre « nord » et le « sud » de la Méditerranée paraît incontournable. Mais avons-nous bien, de part et d'autre, la mémoire qu'il nous faut ? Il faut reconnaître que, souvent, dans l'enseignement sur ces sujets, un semblant d'histoire tient lieu de programme officiel. Bien plus, pour l'heure, les politiques de réconciliation des mémoires entre colonisateurs et colonisés n'ont pas donné les fruits espérés. Il ne suffit plus, comme dirait Guissard, « d'apprendre sagement les noms des pharaons » (p.76). Encore faut-il se donner les moyens de nous éveiller à ce que cet héritage culturel et religieux implique comme responsabilités pratiques.

Sommes-nous devenus aveugles à la prodigieuse richesse de la culture arabo-musulmane pour n'en percevoir en Europe que les contrefaçons ? Sommes-nous capables d'entendre vraiment la plainte de la misère ou des cris de guerre, tout autant que l'insatiable recherche de bonheur qui devrait au Maghreb, au Moyen-Orient comme en Europe, nous donner le goût d'un avenir partagé ? Pour avancer sur ces questions, il ne suffit pas de reprendre les vieilles recettes du socialisme ou du capitalisme libéralisé. Le paysage de la contemporanéité mérite d'être éclairé différemment. L'histoire, selon Lucien Guissard, « prend souvent à la gorge » pour ceux qui n'ont pas vu venir ou entendu les prophètes (p.84).

Ainsi, une fermentation interculturelle devrait s'emparer des questions actuelles. Elle devrait nous engager dans des voies nouvelles, qui ne sont pas, répétons-le, que géopolitiques. A trop négliger les phénomènes culturels, bien des dirigeants, de part et d'autre de la Méditerranée, sont aujourd'hui dans l'impasse. Sans doute y a-t-il à inventer des instances nouvelles, plus participatives, pour sortir des dialogues de sourds et des stéréotypes. Pour cela, il faudrait un appareillage académique plus puissant. Des « maitres à penser » obstruent notre horizon, en distillant erreurs d'analyses, méfiance, quand ce n'est pas la haine.

En conséquence, la question de la réforme des circuits de conception et de circulation des biens culturels, qui ne sont pas comme les autres, n'a pas échappé au professionnel de la presse qu'était Lucien Guissard. Or leur marchandisation abusive et leur médiocrité actuelle sont un obstacle à une vision constructive de l'universel. Il n'y a sans doute jamais eu un « âge d'or » des relations euro-méditerranéennes. Mais nous ne sommes pas condamnés au pire ni à en oublier les leçons.

En effet, bien des clivages sociaux, économiques, religieux peuvent être dépassés, à condition, redisons-le, d'avoir accès à des sources d'information variées et rigoureuses. La soif de connaître se dilate-t-elle, à l'ère de la noosphère, de sorte qu'aucune culture, de part et d'autre de la Méditerranée, ne soit aujourd'hui

négligée ou mise sous le boisseau ? Voit-on bien toutes les potentialités d'universalisation de chacune d'elles ? Relier les êtres humains, hommes et femmes, leur offrir les indicateurs d'une intelligibilité (toujours provisoire) du temps qui passe, telle était l'ambition du journaliste Lucien Guissard, dans le sillage d'un Albert Camus, dont il connaissait parfaitement l'œuvre (p.97). Cela ne requiert-il pas aujourd'hui la constitution d'une « forma mentis » que la croissance exponentielle des moyens de communication - on l'a perçu notamment dans le « Printemps arabe » - ne peut à elle seule produire ?

Aiguiser les regards pour les rendre attentifs aux défis communs suppose d'être au clair avec les notions les plus capables de favoriser la construction de sociétés justes et pacifiées. Nourrir des dynamismes vertueux suppose la reconnaissance du bien-fondé de toutes les initiatives de culture qui y contribuent. Or celles-ci sont trop discontinues et coincées entre des impératifs économiques et des instrumentalisation idéologiques. La culture n'est pas que des marchés à gagner ou des pouvoirs à conquérir. Il s'agit bien de territoires à répartir, de valeurs à hiérarchiser, d'orientations à proposer.

En ce sens, comme le constatait Lucien Guissard, apprendre à parler d'un autre lieu que le sien procure ce « réflexe interculturel » cher aussi à Gilles Verbunt (2016) un pionnier de la discipline. Dans ce cas, on doit aller jusqu'à la conviction que l'autre dévoile « la carte de notre propre traversée » (Guissard, 1979 : 100).

Plus que l'expérience de l'inadéquation fondamentale entre les êtres, nous devrions plutôt être les témoins émerveillés et les acteurs résolus de la possibilité de surmonter les difficultés du dialogue interculturel. L'inattendu et le déroutant de sa pratique ne nous condamnent pas à la paralysie ou à la peur. Au contraire, ce devrait être des stimulants de l'esprit et des aiguillons pour la conscience de notre responsabilité commune. Souvent, nous nous croyons habitués à des aires géographiques homogènes, à des frontières culturelles bien circonscrites. En fait, dira Guissard, elles nous engluent dans des espaces figés et des idées abstraites. La recherche de la pureté conceptuelle nous conduit à « faire le hérisson » devant la réalité (p.147).

Ainsi, au fur et à mesure que se propage l'évidence de la pluralité des interprétations, nous devrions prendre conscience que nous ne sommes pas les seuls détenteurs de la normalité : ne pas broncher devant l'étrangeté ; ne pas laisser des espaces ininterrogés ; cultiver une aptitude à changer d'univers sans perdre la boussole, voilà le rude travail qu'aura finalement accompli Guissard, d'abord pour lui-même. Il aura creusé vers les sources vives de ses convictions, dans une navigation non totalement réglée d'avance. Il ne s'y est pas perdu en route, tout en

accueillant des disponibilités nouvelles lui donnant une étonnante jeunesse d'esprit jusqu'à la fin de sa vie.

2. Un dialogue euro-méditerranéen appliqué : *les promesses de la mer*

Fort de ces préalables d'ensemble, qui sont, redisons-le, ceux d'une expérience de vie d'un belge devenu très « germanopratin », Guissard allait s'engager dans la tentative de compréhension d'une Méditerranée « pleine de promesses, de charme et de nostalgie », à la suite des historiens, écrivains et voyageurs, en en montrant d'entrée de jeu « la richesse de son patrimoine, la violence de ses contrastes » par un regard « aussi libre qu'admiratif et curieux » (Guissard, 1993 : 7).

S'inscrivant dans une histoire longue, il aura commencé par constater que la Mer Méditerranée n'est au XXe siècle qu'un « lac », « petit en face du monde entier » (Guissard, 1993 : 10), en particulier vis-à-vis du Pacifique. Pour nous autres, elle est en grande partie la conscience de ce qui nous constitue. Un lettré formé aux humanités classiques était parfaitement capable de le reconnaître, moins d'accepter qu'elle est aussi notre « patrie spirituelle » (p.12). Issu d'une congrégation religieuse catholique, ayant adopté la Règle de saint Augustin, les Assomptionnistes, Lucien Guissard était particulièrement disposé à l'admettre, même s'il aura toujours défendu bien entendu la nécessité de s'intéresser à d'autres sources, grecques et juives notamment. De fait, la Méditerranée lui sera apparue comme un immense « musée à ciel ouvert, un des plus admirés de la terre ». Seul le temps long de l'histoire donne de le saisir : nous ne saurions comprendre ce que nous sommes de part et d'autre de la Méditerranée qu'en recueillant ses enseignements. Géographie et histoire doivent ainsi être conjuguées, non pour fournir des analyses trop érudites, mais pour ne pas succomber à « l'idolâtrie du nouveau » (Guissard, 1993 : 17-18).

Sur le fond, le positionnement de Lucien Guissard est clair : la Méditerranée n'a jamais été un modèle d'unification humaine idéale, mais plutôt l'expression d'une « humanité en morceaux », telle qu'on peut la constater dans « les pointes d'un minaret, d'une synagogue ou d'une église orthodoxe » (p.19). Pareille réalisme dans la perspective prévient tout euphorisme dans les vertus pacificatrices du dialogue euro-méditerranéen. Si besoin en était, les conflits libanais ou israélo-palestinien, perdurant depuis des années, l'auront prouvé à notre auteur. Mais plus que ces éléments peu encourageants, Guissard aura été prompt à valoriser la nécessité de la reconnaissance de la diversité des « arts de vivre », en constatant déjà les différences entre l'Europe du Nord et du Sud. Cette diversité s'exprime selon lui dans le rapport à la terre ou au travail mais plus largement encore à l'inspiration. En conséquence, il pose franchement la question : « vouera-t-on à un oubli total le

grand spectacle (issu de la tragédie grecque), cette explication de l'homme avec le divin, qui fut notre initiation, en même temps que la Bible, à la grandeur d'être libre ? » (Guissard, 1993 : 27). A la suite de Fernand Braudel (1984, 1977), Lucien Guissard fait notamment de Venise le symbole de l'entrecroisement des cultures, entre l'Empire d'Orient et celui d'Occident, entre les richesses anciennes de la Grèce et celles du vieil empire de Rome.

L'exemple de Venise n'aura pas été choisi au hasard. La cité symbolise l'eau primordiale, à la source des civilisations méditerranéennes, bien plus que les problèmes géopolitiques contemporains liés au contrôle des ressources naturelles. Littéralement, la Méditerranée, c'est la grande mer au milieu des terres, que redoutait le peuple juif de l'Ancien Testament (Psaume 107, 23-30). Guissard (p. 35) rappelle que, de leur côté, les Grecs auront été prompts à des aventures maritimes. Mais l'aventure d'Ulysse naviguant sur une mer inconnue doit aussi être lue comme une parabole de toute odyssee humaine : « mort et vie », « pourrissement et fécondité », « paix et tempête » s'y côtoient, d'où l'idée que « l'ambiguïté de la mer n'est jamais que celle qui caractérise invinciblement toute créature ».

Guissard fait ainsi constater qu'historiquement, la Méditerranée a été considérée comme une zone franche pendant des siècles, dont les ressources étaient partagées, avant que les Romains parlent fièrement de « *mare nostrum* ». Cette mer représentait pourtant une frontière, énigmatique et merveilleuse, qu'il était interdit de franchir et qui, évidemment, ne se situait pas comme aujourd'hui dans une géographie mondiale. « La Mer » était la seule connue. Trois villes y joueront un destin incomparable : Jérusalem, Athènes, Rome... Mais, pour Guissard, il faudrait aussi prendre en compte les Sumériens, les Crétois, les Mycéniens, les Phéniciens, les Carthaginois et, bien évidemment, les Egyptiens.

Concernant ces héritages, Guissard hésite à employer le terme de « civilisation » à cause de la « pédanterie » (sic) qu'il renferme. Plus modestement, il avoue que certains éléments d'une culture finissent toujours par se dérober à nous. De ce fait, il vaut mieux, selon lui, chérir ce que les Grecs nous ont légué de plus profitable : le sens critique. Mais ne devons-nous pas aussi reconnaître, indépendamment des situations massives d'interculturalité dans le pourtour méditerranéen, que ce sens critique finit dans la contemporanéité par nous échapper ? Les pêcheurs de l'Attique se réjouissaient de ce qu'ils ramenaient dans leurs filets. Désormais, nous sommes heureux si nos filtres cognitifs ont réussi à comprendre quoi que ce soit de la complexité des questions concernant l'avenir du monde méditerranéen.... La cacophonie contemporaine des idées sur le sujet est comparable à celle des peuples de l'Antiquité. Et pour Guissard, il serait inapproprié de ne valoriser que le seul modèle grec de savoir, de doute et d'interrogation. En réalité, la Méditerranée a

toujours été un monde de métissages, d'« unions tumultueuses » (sic) entre les gens de l'Occident et les « Barbares » (Guissard, 1993 : 53). Nos modernes célébrations des droits de l'homme s'enracinent sur un socle beaucoup plus profond que celui des civilisations antiques considérées d'ordinaire. Retrouver ce socle permettrait sans doute de mieux nous comprendre de part et d'autre de la Méditerranée, que ce qui semble acquis peut aussi être consolidé, là où la nouveauté et la fragilité dominant. Cette opération permettrait aussi de mieux saisir l'Orient, « là où commence le démesurément grand espace qui nous restera sans doute toujours inintelligible » (p.57). Précisons néanmoins.

Du côté d'Israël, on voit que les frontières géographiques sont aussi historiques. Des localisations incertaines peuvent créer ou réveiller des antagonismes séculaires. Pourquoi dès lors ne pas mieux apprendre la traversée de ces frontières, en d'autres termes, à nourrir le dialogue interculturel et interreligieux ? La connaissance des lieux et des textes saints - avec quatre versions différentes de l'Evangile pour les chrétiens et non une seule - finalement ne nous ramène jamais qu'à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre compréhension de l'existence. Mais est-il dit d'emblée qu'une telle recherche d'identitaire soit potentiellement meurtrière ? C'est l'ignorance qui est la mère de tous les vices. Mais nos figures fondatrices ne sont-elles pas non plus sans cesse à nous échapper, redoute Guissard ? Un tel état de fait devrait nous conduire selon lui à plus de modestie qu'à des surenchères réaffirmatrices. Nous sommes tous enfants de brigandages, d'itinérances dans les parcours culturels et religieux. En exode sur cette terre, nous espérons que notre cheminement aura un terme dans une cité qui ne passera pas. Voyageurs au milieu des hommes, nous acceptons ce que la vie nous inflige d'incertitudes, d'équivoques. Mais les malentendus ne peuvent-ils eux-mêmes être créateurs, en obligeant à s'expliquer, de liens interculturels ?

C'est bien aussi grâce à la Méditerranée que certains, à commencer par saint Paul, ont pu faire leur œuvre. Certes, les systèmes de communication mis en place par les Romains étaient au service de l'imperium. Il n'est pas dit que nous n'ayons pas à créer aujourd'hui de nouvelles circulations spécifiques autour du bassin méditerranéen. Il faudrait voir non seulement ce que se joue dans les ports mais aussi les cités capitales : si Rome était au cœur d'une humanité cosmopolite, à quelles conditions cet idéal pourrait-il être réactualisé, si ce n'est par la vertu d'hospitalité dans le pourtour méditerranéen, dès lors que tous les peuples comprennent que leur destin est lié et qu'ils sont « le produit d'une histoire jamais totalement élucidée » (p.85) ?

Une Méditerranée multicolore et discordante plus que jamais montre que nulle idéologie ne peut durablement lui imposer son dogmatisme. En leur temps, les

Carthaginois s'étaient rendus maîtres de la mer, capables de coloniser les côtes africaines et phéniciennes. Mais ils furent défaits par leurs rivaux de Rome, preuve aussi que malgré les occupations successives, des groupes ont pu préserver leur culture, en particulier les Berbères. Saint Augustin, malgré son génie, devant une histoire qui changeait de cap, n'a jamais présenté qu'un projet de culture et d'identité chrétiennes, de même que les vues artificielles du Classicisme et de la Renaissance ne nous auront jamais imposé qu'une « Méditerranée truquée » (F. Braudel).

Pour Guissard, il était trop tôt pour dire si, à l'instar de l'Europe, la Méditerranée allait être plus qu'un ensemble de peuples occupants sur la carte un espace où ils demeureraient juxtaposés par l'effet du hasard et de la nécessité. A quelles conditions ce qui se revendique comme singularités pourrait être mis au service d'une interaction positive des forces en présence, demande-t-il néanmoins en substance ? N'existe-t-il pas la possibilité d'heureux mélanges, plus que celle de la construction de murs et de forteresses un peu partout aujourd'hui ? Pourquoi un espace de libre circulation, qu'une simple réalité géographique encouragerait volontiers, ne redeviendrait pas la norme ? La raison d'être territoriale de la Méditerranée est sans doute plus que jamais de barrer la route aux égoïsmes nationaux. La mer a toujours invité à retrouver la terre ferme, d'abord pour mieux réembarquer pour de nouvelles odyssees maritimes.

Concluons : dans le « labyrinthe du monde » (M. Yourcenar), où il est si difficile de voir clair et de trouver une issue, la Méditerranée, surtout en raison de son histoire somptueuse, pourrait être l'espace d'expérience de relations internationales pacifiées. Mais n'est-ce pas justement le moment de commencer à mettre fin au désordre du monde, parce que, comme le dit Guissard, l'histoire « n'est pas seulement écrite par des fauves mais aussi des saints » (Guissard, 1993 : p.117) ? Le romancier s'appliquera à lui-même ces orientations, en un livre labyrinthe et cryptique, *La ressemblance*.

3. L'application à soi de ces orientations : *la ressemblance*

C'est sous les traits d'un trentenaire célibataire, enseignant le français Jean Fargot, que Guissard engage son roman. Celui-ci débute à Ostie, la ville maritime par excellence chargée du lien entre la capitale de l'Empire et l'Afrique romaine. D'entrée de jeu, Fargot rentre en contact avec un archéologue autrichien, Hans Werner. L'impossibilité de reconstituer le passé leur apparaît une évidence. Mais l'un et l'autre sont fascinés par les mosaïques, ces figures d'une unité d'ensemble souvent disparue, parce que désormais fragmentaire.

Ainsi, c'est peut-être dans la croisée des héritages, de l'*Antigone* de Sophocle à l'évocation de Paul de Tarse, que se manifeste le mieux l'impossibilité de reconstituer une « géographie truquée par une histoire où seuls les territoires d'avant les mosquées ont droit à l'existence » (Guissard, 1995 : 23). Voyageant en Turquie, Fargot s'y considère pourtant comme un exilé en terre étrangère, contraint au relatif effacement que lui impose aussi sa condition de chrétien en terrain majoritairement musulman.

Pourtant, il demeure lucide : l'insularité des minoritaires peut les conduire paradoxalement à cultiver une forme d'orgueil. Fargot fait néanmoins preuve d'une réelle empathie : on peut ainsi dans ces régions, comprendre les croyants, qui au nom de leur foi, ont abimé définitivement des statues. C'est donc sans passion qu'il faut aborder l'histoire si l'on veut se donner les moyens de vivre pacifiquement ensemble. L'archéologue est souvent là pour rapiécer les morceaux de temps déchirés. Mais il est aussi là pour mieux identifier la route sur laquelle chacun de nous peut se situer pour pouvoir échanger valablement avec ses contemporains. Ainsi, pour Fargot, celui qui évite « la comédie sociale » ne dépérit pas à sa « vérité native » (Guissard, 1995 : 34). Les gens originaires du pourtour méditerranéen sont tout à la fois nés des villes, dont parfois « l'invention » antique ne fait pas de doute. Ils sont nés de la mer mais aussi des forêts, dont les histoires racontent qu'elles furent souvent hantées. Fouiller le passé ne conduit donc pas forcément au bonheur mais à une sérénité et une humilité plus grandes. A une recherche éperdue de la vérité, il faut sans doute préférer celle des sages.

Fargot est particulièrement attiré par les mosaïques. Très tôt, les mosaïstes ont pris conscience du mythe de l'identité. Le philosophe grec Anaximandre en a conclu que les dieux se sont ingéniés à combiner les événements quotidiens, de telle sorte qu'on ne puisse les reconstituer parfaitement.

Dès lors, avancer dans le dialogue euro-méditerranéen a, pour une part, à voir, comme dans le cas de l'historien, avec une déprise, une acceptation de vide et d'arbitraire, sans pour autant succomber au malaise d'avoir toujours à se situer sur des terrains mouvants et des fictions intellectuelles, Fargot allant même jusqu'à parler « d'impostures » (Guissard, 1995 : 67). Mais le rêve d'une humanité réconciliée ne doit-il pas aller jusqu'à conduire les travaux de l'esprit ? Philosopher sur les civilisations et leur destin de mort n'a de sens que dans un projet vis-à-vis des vivants. A ce propos, Fargot demande candidement : « a-t-on besoin de faire toute la lumière derrière nous pour voir ce qui vient devant ? » (p.76).

Peut-être que la Méditerranée représente d'abord ce passage d'un continent à l'autre sans quitter la mer, comme le fut la *Mittelmeuropa* jusqu'au début du

XXème siècle. Il faut donc la chercher plus du côté d'une humanité multiséculaire que de savoirs ou de symboles mythologiques. La fréquentation de ses sources ne détourne pas des contingences socio-politiques. Bien au contraire, elle permet de s'en emparer autrement. Fargot en conclut que la route de l'histoire, comme celle de mer, est généreuse pour celui qui s'y aventure sans peur. Les empires se sont construits avec ceux qui espéraient avoir atteint les limites de la terre. Mais les bateaux qui transportaient de part et d'autre les soldats ont parfois aussi été abandonnés au bon plaisir de la mer, en sombrant par des nuits de tempête.

Au final, un choix est donc à opérer, entre la facilité, c'est-à-dire exploiter les « lieux communs », les cartes postales... pour en somme, faire voir ce que l'on savait déjà, ou, commencer par une promenade dans des ruines pour une entrée en matière plus complexe mais plus nécessaire. Fargot reconnaît la fragilité de cette deuxième voie : « c'était trop demander aux ruines, aux bâtisseurs de villes, aux auteurs d'images et de mosaïques. Ils n'avaient pas le pouvoir de conduire aux secrets qu'ils n'avaient pas eux-mêmes forcés » (Guissard, 1995 : 235). Il en tirera comme conséquence qu'il faut regarder « la terre alentour, le ciel, la mer, les montagnes, au moins aussi intensément que les statues, les mosaïques, les chefs d'œuvre » (p.248). Le geste est camusien, mais il est riche d'enseignements pour notre propos.

4. Un parcours riche d'enseignements

L'exemple du parcours de Guissard est en définitive heureux à plus d'un titre. En premier lieu, il montre que l'interculturel, en l'occurrence ici euro-méditerranéen, n'est pas en dehors de la réalité de l'existence mais s'y tient résolument inclus. Pour la comprendre, le recours à l'histoire longue des civilisations est bienvenu : les échanges culturels et commerciaux, économiques et politiques autant que le jeu des langues et des traductions aident à le comprendre. Ce mouvement herméneutique est moins celui d'un déplacement intellectuel que de la reconnaissance d'un déjà-là. Il s'agit moins d'adopter un nouveau point de vue que de retisser des liens, souvent ancestraux, qui donnent à comprendre les simplifications abusives, ici de la mondialisation et des apories du projet libéral. Mais le chemin entre un « eux » (au Sud de la Méditerranée) et un « nous » (au Nord) n'est à ce jour qu'esquissé : « La Méditerranée retrouvée » ne l'est sans doute à l'heure actuelle que de quelques esprits singuliers. Le « *Sitz in Leben* » serait plutôt celui de cultures tentées de se replier sur elles-mêmes, promptes à l'hystérisation des relations avec leur voisinage et aux délires sécuritaires.

Malgré cela, nous ne cessons de continuer de nous métaboliser, de nous mélanger sur le pourtour méditerranéen. Les identités sont soumises à la perméabilité, à la porosité, à l'hybridation, quoi qu'on cherche à les bloquer. En d'autres termes,

l'interculturel euro-méditerranéen est plus que jamais une figure de la contemporanéité. Plus que de retrouver « nos Grecs » et « leurs Arabes », nous devrions plutôt nous interroger sur le microcosme de l'universel qui s'y joue. Sans doute que la perspective de Lucien Guissard peut conduire à une majoration indue des « classiques ». Mais elle invite aussi à une géo-philosophie généreuse, gorgée de lumière et de paysages méditerranéens, qui, après tout, n'est pas sans fondements. Elle pousse à une réflexivité spécifique qui est de l'ordre de la dignité de la pensée, rejoignant en ce sens les mises en garde d'une Jacqueline de Romilly contre l'abaissement de la culture. Elle fait œuvre de libération, en nous situant peut-être d'abord dans une inactualité fondamentale, en prenant en compte le temps de l'histoire, sans chercher à forcer un projet politique pour l'avenir. Sa singularité est de nous orienter fermement vers des sources et des matériaux à travailler, les mythes et les langues notamment.

Concluons : la recomposition des clivages entre un « Nord » et un « Sud » de la Méditerranée n'en est qu'à ses débuts, tant notre perception spatiale et temporelle a à être redéployée. Il serait bien évidemment malheureux de taire les inquiétudes contemporaines. Mais il serait surtout inapproprié de ne pas s'ouvrir à ces liens qui libèrent. A l'inverse, les risques de déflagration euro-méditerranéenne, après les soubresauts démocratiques, se conjuguent désormais avec la reformation de valeurs totalement « anhistoriques », telles que le radicalisme islamique les propagent. Qu'on le veuille ou non, les cultures sont appelées à se rencontrer, non à se jauger ou à se combattre. Le déploiement de l'humain est à ce prix, comme la mise en place d'une nouvelle réflexivité entre cultures et des solidarités inédites. Sans qu'il s'en rende totalement compte, Guissard aura donné des bases d'une intelligence polyglotte et traductrice.

Bibliographie

Bozarstan, H. 2016. « Moyen Orient : exigences scientifiques, urgence citoyenne ». *Esprit*, 424, mai, p. 28.

Braudel, F. 1984. *Venise*. Paris : Arthaud, 1984.

Braudel, F. (dir.). 1977. *La Méditerranée*. Paris : Flammarion.

Guissard L. 1995. *La ressemblance*. Paris : De Fallois.

Guissard, L. 1993. *Les promesses de la mer : la Méditerranée retrouvée*. Paris : Desclée de Brouwer.

Guissard, L. 1979. *Histoire d'une migration*. Paris : Desclée de Brouwer.

Perier-Muzet, J.-P. 2010. « Lucien Guissard », *Notice biographique des Religieux de l'Assomption 2000-2010*, Maison généralice des Augustins de l'Assomption, t. 6, p. 233.

Verbunt, G. 2016. *Manifeste interculturel*. Editions franciscaines.